

La Chine et les chinois

Autor(en): **Martin, G**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **3 (1900)**

Heft 144

PDF erstellt am: **26.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-250048>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TÉLÉPHONE

LE PAYS

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction
Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TÉLÉPHONE

DU DIMANCHE

LE PAYS 27^{me} année

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

27^{me} année LE PAYS

La Chine et les Chinois

(Suite.)

Il est vrai que ce double art paraît avoir subi à cette heure parmi eux, une grave décadence. Sous la dynastie actuelle des empereurs, il ne s'est plus non seulement construit des ponts, mais c'est à grand peine si quelque entretien est accordé aux anciens. Les routes sont de leur côté dans un état de délabrement et de détérioration vraiment lamentables. La construction des routes larges et dont un grand nombre, surtout dans les provinces méridionales, sont pavées, avaient demandé le concours d'une multitude innombrable d'ouvriers. Elles sont toutes faites en outre sur un plan uni. On comprend donc qu'il ait fallu des travaux prodigieux, inouis, quand on se rend compte que ce résultat n'a pu s'obtenir qu'à la condition par endroits de combler des vallées, et de perforer par d'autres, rochers et montagnes. Ces routes étaient autrefois ombragées d'arbres magnifiques. En maints endroits elles sont encore bordées de murs d'une hauteur d'à peu près 3 mètres. Ces murs s'ouvrent de distance en distance sur les chemins des villages. Le long de ces grandes voies se trouvent alignées de cinq li en cinq li (1) des tours de forme carrée. Les plus élevées ne mesurent pas plus de quatre mètres de hauteur. Leur sommet se trouve surmonté d'une guérite pour les sentinelles en même temps que d'un mât de pavillon destiné à faire des signaux d'alarme.

Quelques unes de ces tours sont crénelées et munies de grosses cloches de fer fondu. Elles servent de postes militaires dont le dou-

(1) Le pas ou mou, en Chinois, égale 1 m 575 — 360 pas font une lieue, chin ou li.

Feuilleton du *Pays du Dimanche* 42

LES

Cantiques d'Yvan

PAR
M. DU CAMFRANC

Les adieux désolés ne sont pas pour nous, puisque nous sommes sûrs de notre mutuelle amitié. Tant de fois je vous ai dit que, dans mon cœur, c'était immuable. Je ne doute pas de vous, et vous ne doutez pas de moi. Je veux être, pour toute ma vie, votre sœur, votre amie. On ne me comprendra peut-être pas dans le monde. On s'étonnera ; moi, si joyeuse ; moi si gaie, que je préfère une heure passée près de votre chaise longue à une heure de brillante distraction. Que m'importe ce que pensera le monde !

ble office est de signaler les émeutes et de veiller à la sécurité des voyageurs. Ce mode de police et de surveillance a actuellement dégénéré profondément. Il n'est point en Chine au pouvoir des plus hautes montagnes d'arrêter le prolongement d'une route. Les célestes en ce cas enlacent ces montagnes d'un interminable escalier à larges marches de pierre. Il est de ces escaliers qui ne comptent pas moins de 360 marches. Parvenu au sommet, le voyageur fatigué y trouvera des hôtelleries où se reposer. C'est par le moyen d'une route de ce genre que s'opère la traversée de la haute montagne de Sien-hoa, reliant deux grandes provinces. Sur les flancs de cette sorte de St Gothard de l'Empire du milieu, circule de jour, sans trêve ni répit, une moyenne d'environ dix mille porteurs, employés au transport de bagages et de marchandises.

Dans d'autres contrées montagneuses, les routes n'ont pu se frayer passage qu'à l'aide de tranchées et de viaducs d'une étonnante hardiesse. Quoi donc d'extraordinaire que la construction de certaines d'entr'elles ait pu exiger, ainsi qu'en court parfois la tradition, l'emploi de plus de cent mille ouvriers. La grande route entr'autre, conduisant au chef-lieu du Chen-Si à Si-Han, est une de celles-là. Force a été en certains lieux de combler des précipices, de couper, d'aplanir d'abaisser en d'autres, des montagnes et des collines et au-dessus des vallées d'édifier des ponts à plusieurs rangées de piliers s'étagant les uns sur les autres. Aussi telle est la prodigieuse hauteur de ces ponts que l'œil de là n'en mesure la base qu'avec effroi. Ils n'en gardent pas moins à cette élévation, une largeur à permettre aisément la marche de quatre cavaliers de front. Des deux côtés, se trouvent placés pour la sécurité du voyageur de solides parapets.

La voix gagnait en fermeté :

— Cemprenons-nous bien, mon cher Yvan. Jurons-nous de ne nous oublier jamais... Et alors, je le répète, pourquoi de mélancoliques adieux ? Il faut, au contraire, de la fermeté dans notre dernier serrement de main... Non, non, pas un adieu qui pleure, mais un au revoir qui espère. Je ne puis éviter ce voyage. Mon devoir est tout tracé : l'obéissance à mon père.

Je resterai, là-bas, à Damas, tout le temps qu'il exigera ; puis je lui dirai bien doucement, mais bien fermement : Mon père, je n'ai pas oublié. Si vous prolongez mon exil je souffrirai plus longtemps, voilà tout.

Alors, au milieu de ses larmes mal séchées, elle eut un radieux sourire, elle redit le vieux dicton invoqué par Yvan à l'instant précédent :

« Qui ne meurt pas se revoit toujours. »

Il la vit s'éloigner. Par la fenêtre, il la regardait monter dans la voiture, fraîche et gracieuse dans sa toilette de voyage. Elle prit place

Les moyens de transport en Chine ne manquent pas plus par voie de terre que par voie d'eau. Si les différents genres de véhicules dont disposent les Chinois, ne jouissent point de toutes les commodités possibles, du moins sont-ils un cachet particulier d'originalité. Il y a d'abord les porteurs et ils forment une véritable corporation. Dans chaque ville réside un chef de la corporation de ces porteurs. Il a son bureau où se doivent enregistrer les objets à transporter. D'avance on paie ce qui est dû, mais à l'endroit de destination désigné, effets et bagages seront exactement, fidèlement remis à qui de droit. Quant au voyageur lui-même, il pourra opter entre divers modes de transport de sa personne. Un des plus fréquents et non des moins commodes sera la chaise à porteurs que selon le poids du voyageur porteront sur leurs épaules deux ou quatre hommes. On ne saurait imaginer la foule grouillante de gens prêts à cet office qui se rencontre en certaines villes, particulièrement en celles où les jonques fluviales viennent trouver leur point d'arrêt. De ces misérables porte-faix, que la misère asservit à ce rude métier, un voyageur opulent peut s'en faire à l'instant une suite et une escorte même de plusieurs centaines. Et les voilà qui la plupart accompliront leur long et fatigant trajet, nus-pieds, nu-tête. Il n'est pas rare de voir se mettre deux hommes à porter un fardeau. Ce fardeau a été préalablement suspendu au milieu d'une forte perche de bambou. S'il se trouve trop lourd, deux perches sont requises ainsi que quatre hommes. Ces perches, il va de soi, reposent par leurs extrémités, sur les épaules des porteurs. Quand un seul homme suffit au transport d'un fardeau, il le décompose alors en deux portions égales qu'il attache aux deux extrémités de la perche, au milieu de laquelle

près de son père et de Mme de Guinto ; le cocher cessa de retenir les rênes, la voiture partit avec une rapidité de flèche, et ce fut l'effacement de la forme aimée.

Yvan quitta la fenêtre, et alors, il eut à subir l'assaut d'une crise d'infinité tristesse. Qu'il avait de chagrin du départ de sa petite amie ! Bien-tôt, pourtant, il se ressaisit. Était-ce donc là l'accomplissement des promesses faites à Notre-Dame de Lourdes. Quand il pria à la grotte, était-ce ainsi qu'il avait accepté de vaillamment souffrir, pour son père, pour sa mère ? Si la souffrance ne torturait pas le cœur, quel mérite aurait-on à lui sourire ? Il essayait de se raisonner.

— Je suis un fou, se dit-il, qu'est-ce qu'une jeune fille, presque une enfant, pour changer ainsi, à mes yeux, la face du monde ?

Sa raison répondait : rien ; mais son cœur jetait un cri.

Ah ! rien. N'était-ce rien que cet entier dévouement éclatant sur le visage d'Alba ; rien